

**Mon cœur mis à nu**

*Chez le même éditeur*

PASCAL RAMBERT

DE MES PROPRES MAINS, 1997.

RACE, 1997.

LONG ISLAND, 1999.

ASSERVISSEMENT SEXUEL VOLONTAIRE (FANTAISIE), 2000.

RÉCIT DE LA PRÉPARATION DE *GILGAMESH* JUSQU'À LA PREMIÈRE  
RÉPÉTITION EN AVIGNON, 2000.

LE DÉBUT DE L'A., 2001.

PARADIS (UN TEMPS À DÉPLIER), 2003.

MON FANTÔME (CANTATE), 2005.

GENNEVILLIERS ROMAN 0708, 2007.

TOUTE LA VIE *suivi de* L'ART DU THÉÂTRE, 2007.

AVIGNON À VIE, 2011.

CLÔTURE DE L'AMOUR, 2011 (réédition dans la collection  
« Classiques contemporains », 2017).

RÉPÉTITION, 2014.

LAC *suivi de* LIBIDO SCIENDI, 2015.

ARGUMENT, 2015.

UNE VIE, 2017.

ACTRICE, 2017.

THÉÂTRE 1987-2001, 2017.

RECONSTITUTION, 2018.

SŒURS (MARINA & AUDREY), 2018.

ARCHITECTURE, 2019.

\*

Laurent Goumarre, RAMBERT EN TEMPS RÉEL, 2005.

LAURE ADLER

PASCAL RAMBERT

# Mon cœur mis à nu

*Correspondance entre Laure Adler et Pascal Rambert*

*et entretiens avec*

*Stanislas Nordey, Arthur Nauzyciel et Caroline Guiela Nguyen*

**LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS**

Couverture :  
*Pascal Rambert*  
Photo © d'après Claudine Doury / VU'

© 2019, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS  
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON  
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

**[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)**

ISBN : 978-2-84681-585-7

## Avant-propos

Depuis longtemps il fait tout : l'auteur, le metteur en scène, le réalisateur, l'acteur, le chorégraphe, le danseur, le directeur de théâtre. Prétend-il pour autant savoir tout faire ? Non. Il fait des incursions, il allume des feux, il campe, il décampe. Difficile de le suivre. Il avance dans un présent qu'il préfère devancer. Il ne tient pas en place. Le voyage, c'est son mode naturel d'existence. Il doit bouger pour respirer. Il se déplace pour faire tenir (un peu) ensemble tous les morceaux de ce qu'on appelle le Moi. Il ne sait pas pourtant qui il est. Ça ne l'intéresse guère. Il préfère être les autres, une multitude d'autres en qui il projette désirs, passions, pulsions. D'ailleurs, sa qualité première c'est l'observation. Quand on est avec lui dans un lieu – que ce soit un hall de théâtre un soir de première ou un café parisien désert un dimanche matin –, il prend l'espace, s'approprie ce qui se passe. On ne sait jamais. Il en fera peut-être un des carburants d'une de ses pièces.

Son territoire, ce sont les mots. Son obsession, le rythme. La langue avec tous ses accidents. Le souffle, la précipitation, la colère, l'envie. Quand la langue s'empare du corps et met la vie en danger. Il écrit pour des personnes, il n'écrit pas de rôles. Personne n'est interchangeable. La singularité de l'existence. La vraie vie sur le plateau. Quitte à ce que ce soit raté.

D'ailleurs, il préfère l'accidenté au lisse, dans les voix, dans les dialogues, dans les enjeux.

Guérillero au début des années 1980 d'un certain théâtre qu'on souhaitait « déconstruit », il est revenu depuis quelques années à une écriture du désir : désir des corps, désir de compréhension, désir d'Histoire. Son théâtre est « adressé » : il écrit pour des actrices et des acteurs qui composent son socle sensoriel et qui fonctionnent comme des modèles pour un peintre. Il compose pour elles et eux une partition qui doit correspondre à leur *mood* le plus intime. Ainsi, il force notre écoute et nous invite à le suivre dans son univers où fiction et réalité ne sont plus séparées. Au théâtre, on ne fait pas semblant de jouer, c'est sa vie même qu'on met en jeu.

Ce texte n'est pas un entretien classique. J'ai proposé à Pascal Rambert un dispositif extrêmement simple : trois questions, qui êtes-vous à l'instant *t*, où êtes-vous, que faites-vous, que je lui ai adressées par mail à mon rythme pendant cinq mois. Bien sûr, j'ignorais où il se trouvait et dans quel état d'esprit il se sentait, il a toujours répondu par retour de mail et, je crois, avec sincérité. L'écran et la distance ont, contre toute attente, autorisé un peu d'abandon. J'ai par ailleurs retranscrit trois entretiens que nous avons eus avec trois artistes que Pascal souhaitait voir intégrer dans ces pages.

C'est donc un document de travail à vif et non une leçon de théâtre, une aventure qui se clôt avec *Architecture*, la création dans la Cour d'honneur du Festival d'Avignon 2019. Avignon encore et toujours. Avignon à la vie, à la mort.

LAURE ADLER

LE 23 NOVEMBRE 2018

– Qui êtes-vous à l’instant  $t$  où je vous envoie ce mail ?

– Je suis en train d’écrire. D’habitude j’écris le matin mais comme aujourd’hui c’est la première de *Sœurs* j’ai une après-midi libre pour écrire *Architecture* avant de monter aux Bouffes du Nord. Je me réjouis qu’on fasse ce livre ensemble où je voulais garder l’oralité même à travers les mails quelque chose qui s’entend quand on le lit je suis obsédé par ça *que ce qu’on lit s’entende* que ce soit vivant comme pas maîtrisé par le flicage de la langue. La langue est constamment fliquée alors qu’il n’y a rien de mieux qu’une langue libre à *langue libre esprit libre*. Et je viens de recevoir votre première question en fait. Et la ponctuation pareil. Elle viendra quand elle viendra.

– Qui étiez-vous hier quand vous téléphoniez en marchant sur le parvis Beaubourg ?

– Je parlais à ma mère. Mes parents ont 88 et 89 ans ce sont les personnes que j’aime le plus au monde avec Lou mon fils et Aurélie ma compagne mes parents ont vécu ensemble depuis toujours je ne suis pas fort en chiffres, mais je pense que ça fait soixante ans qu’ils vivent ensemble cela fait soixante ans qu’ils dorment ensemble ils ont passé toutes leurs nuits

depuis soixante ans ensemble je viens de là de cet amour. Sans cet amour sans cette force absolument solide je ne ferais pas ce que je fais je veux dire quand on demande aux gens d'où ils viennent ils répondent souvent le nom d'une ville ou d'un pays moi je pense pouvoir dire que je viens de cet amour et cet amour est passé dans mon fils c'est la même force la même chose solide et je peux le vivre moi-même avec ma compagne car elle aussi vient de ce même lieu celui des gens qui ont été aimés.

LE 24 NOVEMBRE 2018

– Qui étiez-vous hier le soir de la première de *Sœurs* aux Bouffes ?

– Le même que j'étais en novembre 1984 j'avais 22 ans j'attendais un peu à l'extérieur du théâtre de Nice quelques heures avant la première de ma première pièce *Désir* j'étais en hyperventilation avec cette sensation qui fait qu'on entend son propre sang dans les tempes et qu'on veut disparaître après je vomissais toujours j'ai vomi après les premières pendant des années heureusement cela s'est calmé mais j'ai toujours eu des problèmes avec les premières en fait j'aimerais faire avec mes premières la même chose que je fais quand je vais voir des spectacles je ne reste jamais après dès que la lumière de la salle est rallumée je pars je n'aime rien tant que partir sans voir personne maintenant j'envoie des SMS en disant *tu sais que je ne reste pas mais on se parlera plus tard ne le prends pas mal si je ne reste pas* je déteste parler après un spectacle je

préfère l'emporter avec moi ne rien dire je trouve que parler après un spectacle gâche tout je ne trouve pas ça convivial comme on dit je n'aime pas de toute façon ce qui est convivial cela m'assomme. Moi j'aime travailler alors après un spectacle plutôt que de rester à imaginer qu'on va dire des choses cosmiques sur le spectacle qu'on vient de voir en attendant tel ou tel acteur je préfère rentrer seul en me taisant et écrire.

LE 26 NOVEMBRE 2018

– Où étiez-vous lors de la standing ovation de Marina et d'Audrey hier après-midi ?

– J'étais comme d'habitude caché dans la régie je n'arrive pas avant le spectacle ou après à être dans le hall par exemple je vois parfois d'autres metteurs en scène discuter avec des gens avant leur spectacle ça je n'arrive pas à le faire je n'ai pas envie de croiser des regards qui disent *ça va ?* Qu'est-ce que vous voulez répondre à ça ? Dire *oui ça va non ça va pas* alors que vous avez le ventre retourné les mains moites. La grande différence je pense est entre des metteurs en scène qui montent des textes qu'ils n'ont pas écrits Molière Shakespeare et peut-être des gens comme mes amis Angélica Liddell ou Romeo Castellucci qui à leur manière *écrivent tout*. Moi *j'écris tout* je conçois tout de A à Z donc j'engage ma vie entière et c'est pour cela que je suis si tendu pour les premières et les représentations qui suivent tout ce qui est dit et joué sort d'un endroit comme inconnu de moi mais c'est moi qui l'ai écrit et c'est très violent cette

sortie d'ailleurs j'ai des courbatures tout le temps pendant les spectacles mais je dois à la vérité de dire que dans la majorité des salles où nous jouons nos productions françaises ou étrangères à travers la planète les gens se lèvent de leur siège pour les saluts eh bien malgré cela je continue à me cacher à me dire que c'est un hasard que demain les gens ne se lèveront pas que l'on s'est trompé que l'on a vécu une illusion mais quand comme aux Bouffes du Nord je vois la salle debout et les corps de Marina et Audrey se tenir l'une l'autre s'attraper l'une l'autre se soutenir pour ne pas tomber après leur travail de titans je me dis que de fait je ne rêve pas.

– Qui étiez-vous lorsque vous avez commencé à être « reconnu » ?

– J'étais quelqu'un de très angoissé mais clairement dans une position d'attaque envers tout. Pour moi le cauchemar eût été de redescendre dans la ville où j'étais né et qu'on n'en parle plus donc je me suis drogué au travail j'ai compris tout de suite que ça serait saignant mais ce n'était pas grave car j'ai toujours adoré l'adversité. L'adversité me rend meilleur en général donc c'est l'effet presse-livres qui m'a rendu meilleur ou fort je sentais tellement que j'étais considéré dans le monde du théâtre comme pas grand-chose ou à peine toléré que ça m'a vraiment excité de tenir de serrer les dents j'ai toujours aimé que les choses soient difficiles.

Personne ne m'attendait et c'était très bien comme ça mais aussi beaucoup m'ont aidé beaucoup. Jean-Louis Thamin, Jean-Claude Penchenat, Antoine Vitez, Jean-Pierre Vincent, Nicole Taché, Dany

Montiglio, Mady Léo, Nadia Croquet (beaucoup de femmes beaucoup les femmes ont été mes plus forts soutiens toujours et toujours des femmes plus âgées que moi qui me calmaient – j’étais assez excité – et m’ont clairement ouvert les yeux sur tout), Patrice Chéreau, Claude Régy, Marie-Thérèse Allier, Emmanuel Serafini, Alain Françon, Alain Crombecque, Bernard Faivre d’Arcier, Salvador Garcia, Romaric Daurier, Nicole Martin, Marie Collin, Hortense Archambault, Vincent Baudriller, Pietro Valenti, Jordi Buxó, Dubravka Vrgoč, Éric Bart, Olivier Py, Agnès Troly, Paul Rondin, Olivier Mantei et Olivier Poubelle aux Bouffes du Nord et maintenant Pauline Roussille ma productrice tous m’ont soutenu aidé c’était merveilleux ce sont des gens merveilleux à l’étranger la liste est longue aussi donc je suis le résultat de cette angoisse que tout s’arrête et de ce soutien ininterrompu sans ça on n’est pas tout à fait soi.

– Qu’êtes-vous ? Auteur ? Écrivain ? Directeur d’acteurs ? Performeur ?

– Je suis tout cela parce que j’écris du théâtre ce n’est pas quelque chose avec lequel on devient célèbre ce n’est pas quelque chose avec lequel on devient riche ce n’est pas quelque chose qui vous fait être reconnu dans la rue c’est un des derniers espaces libres.

Le théâtre ne se vend pas comme l’art contemporain il coûte très peu cher au regard d’un long métrage donc on est tranquille on n’a personne sur le dos on peut créer réunir quelques personnes avec un fort talent et créer. C’est ce que je fais. Donc j’écris je me sens

comme un écrivain qui a une folie en lui une sorte de névrose qui consiste à s'intéresser au langage à l'oralité et à lui donner une forme dans l'espace et dans le corps voilà mon occupation.

– Qui êtes-vous dans votre corps ?

– J'ai fait de la compétition de natation pendant dix ans et j'ai toujours eu un ressenti très physique de toute chose je pense que je suis tactile je touche les gens quand je leur parle souvent je touche leur bras pour appuyer ce que je leur dis je prends tous les acteurs avec qui je travaille dans mes bras quand j'arrive en répétition. Je ne peux pas commencer une répétition si je n'ai pas un peu à la manière new-yorkaise fait un hug à chacun. J'aime bien ressentir un corps sa chaleur ses battements du cœur sa sudation sa respiration donc au début de la répétition c'est ma manière de savoir où chacun est d'avoir fait un check mais ce n'est ni sentimental ni niais je déteste les effusions c'est comme les chiens qui se sentent et c'est très bien comme ça sans commentaire mais c'est affectueux.

Comme je me suis fait très mal au dos en allant répéter au Japon et que ça a empiré bêtement du fait de la centaine d'avions que je prends par an j'ai décidé de refaire du yoga tous les jours c'est tous les matins partout où je suis six jours par semaine j'ai mon tapis dans ma valise et tous les matins je fais une heure de yoga c'est de la concentration du corps de la respiration tout ce que j'aime et je pars ensuite à la répétition où que je sois dans le monde et *j'arrive avec un corps* on pourrait dire car je déteste les gens qui arrivent de mauvaise humeur ou fatigués.

Le théâtre enfin le théâtre que j'aime une sorte de théâtre absolu où la vie est en jeu comme je le disais où ma vie se joue ce théâtre que j'aime ne souffre pas les humeurs tous ces trucs dans lesquels les gens adorent se ranger *je suis fatigué je suis déprimé j'ai mal dormi je ne me sens pas bien*. Peut-on imaginer Audrey et Marina au début d'un travail comme *Sœurs* qui engage tout l'être arriver en répétition et chouiner ? Personne. Le théâtre enfin le théâtre que je pratique ne supporte aucun chouinement donc il faut être en forme et cette manière de nettoyage quotidien de soi qu'est le yoga permet d'arriver toujours souriant toujours fort pas pour soi mais pour les autres qui vont engager leur vie à partir de ce que vous avez écrit pour eux. Donc mon corps il est là à cet endroit-là pour qu'on ait confiance qu'on sache que c'est solide que c'est là et qu'on peut compter sur lui et commencer à travailler.

– Ressemblez-vous à vous-même ?

– Assez. Je ne cache rien je n'ai rien à cacher. Tout est dans mes pièces. Je me suis senti libre mais vraiment libre quand j'ai vu la vie des auteurs que j'aimais être carrément comme *déversée* dans leurs œuvres je me suis dit à quoi bon inventer des noms de personnages toutes les choses fausses du théâtre habituel et de la fiction j'ai toujours aimé ce titre du recueil de Baudelaire *Mon cœur mis à nu* je me sens très proche de ça. Du titre. Pas du contenu. Le titre lui-même Baudelaire l'a pris à Edgar Allan Poe : *My Heart Laid Bare*. Chaque pièce est *mon cœur mis à nu* et tant pis si ça agace dérange déplaît parfois. Et je dois le dire je suis aussi très heureux de voir que

beaucoup de gens aiment dans de nombreux pays un peu partout dans le monde nos productions. Je n'en tire ni suffisance ni puissance sans doute un peu d'orgueil mais aussi beaucoup de joie. La joie est essentielle à l'art du théâtre de mon point de vue. La joie et le désir. Joie d'aller en répétition. Voir les autres avec qui on travaille. Désir de les voir travailler. Joie et désir ça me ressemble. Oui *je me ressemble* à ça : à la joie.

– Qui étiez-vous au moment où vous êtes entré dans la maison de Tchekhov lors d'un voyage que vous avez effectué en 2013 ?

– J'étais très heureux j'étais avec Aurélie c'était un des premiers étés où nous partions tous les deux je peux le dire *en amoureux* c'était le début de notre amour on avait décidé de partir en Ukraine et de prendre le train depuis Kiev jusqu'à la Crimée pour voir la maison de Tchekhov à Yalta. Ce qu'on a fait. Les arbres que l'on voit dans le jardin c'est lui qui les a plantés tout est comme à sa mort.

C'est l'armée allemande (le gouverneur nazi adorait Tchekhov) puis les communistes qui ont préservé cette maison chacun leur tour donc tout ce que l'on voit est comme préservé au moment de sa mort. On en sort les larmes aux yeux. Il y a aussi sa maison de Gourzouf à quelques kilomètres : c'est un cube blanc presque grec au bord d'une crique minuscule avec sa plage de galets où on peut se baigner il l'a achetée après avoir fini la construction de la grande villa de Yalta trop de monde tous les jours à lui demander une consultation un conseil et trop de disputes. Alors avec Olga Knipper en calèche ils